

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE. VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 2 mai 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centgrade

LE 1er MAI.

Le Premier jour du mois de mai est devenu dans beaucoup de grandes capitales d'Europe et d'Amérique, un jour de chômage pour les classes ouvrières; c'est ce jour-là que les organisations de travail font une démonstration dans les rues dans le but, sans doute, de se toucher les coudes, de raffermir l'esprit de solidarité, de faire voir au monde qu'elles existent et sont toujours prêtes à défendre leurs intérêts.

A Paris, la journée a été paisible; le gouvernement avait pris les mesures voulues pour réprimer dès son début toute scène tumultueuse. Des troupes étaient de service dans le Bois de Boulogne et sur les boulevards, mais elles sont restées inactives, les manifestants ne se livrant à aucun acte de nature à troubler l'ordre.

M. Briand dans la circonstance a fait preuve d'une grande fermeté, il a fait voir qu'il avait de la poigne en refusant à la Fédération Générale du Travail le droit de se promener dans les rues de Paris, bien que celle-ci en ait manifesté l'intention.

A Madrid, à la veille des élections générales qui s'y tiendront, les Unions de travail ont fait une grande démonstration qui n'a été marquée par aucun incident nécessitant l'intervention du gouvernement pour en prévenir les fâcheuses conséquences. Dans toute la ville, des affiches couvraient les murs faisant part des demandes du parti des ouvriers; celles entrées de huit heures de travail, de la libération des prisonniers politiques, de la réouverture des écoles laïques et de l'exemption de la viande et de la morue de tout impôt douanier.

En Suisse, des processions ont eu lieu mais n'ont causé aucun trouble de paix, sauf à Genève où un groupe d'anarchistes s'est rencontré avec la police et s'est livré à une conduite tapageuse. Il y a même eu des blessés dans les deux camps et dans celui des anarchistes des arrestations en suite.

En Italie, on craignait fort que la journée ne fût sanglante. A Rome soixante mille ouvriers sont en grève; à Milan trente cinq mille ouvriers de toutes caté-

gories sont en grève aussi et à Bologne il y en a dix mille en rupture de travail.

Pendant que se tenaient des assemblées et que des baraquements incendiaires s'y prononçaient, une pluie torrentielle inondait les rues, providentielle aussi pour rait-on dire, car elle empêcha les groupes de se former, rendant inutilles les mesures qu'avait prises le gouvernement pour maintenir l'ordre.

A Londres, vingt mille ouvriers se sont promenés dans Hyde Park; cent unions de travail et des sociétés socialistes y étaient représentées. Un ancien socialiste du nom d'Albert V. Gray son membre du parlement de Manchester, fut un des principaux orateurs de Hyde Park où l'assemblée a été paisible.

Pourquoi fume-t-on?

C'est à un usage immodéré du tabac qu'est attribuée la mort du célèbre humoriste américain, Mark Twain.

Quelle belle occasion de discuter pour les ennemis de la nicotine! Attendons-nous à voir la bataille reprendre de plus belle, entre les gens qui fument et ceux qui voudraient les empêcher de fumer.

Soyons tranquilles, au surplus, sur l'issue de ce combat! Le tabac n'en souffrira pas, fort heureusement pour l'équilibre du budget. Il en va bien d'autres, depuis les heges lointaines de son apparition en Europe, où il connut les pires persécutions, où l'on entendit un pape lui jeter l'anathème, tandis qu'un roi d'Angleterre, Jacques Ier, prenait la peine de dresser contre lui un formidable réquisitoire, lui reprochant d'être une habitude dégoûtante pour la vue, repoussante pour l'odorat, dangereuse pour le cerveau, malfaisante pour la poitrine, et provoquant des exhalaisons semblables à celles qui sortent des antres infernaux.

En France, les médecins lui firent une rude guerre. Ils voyaient en lui le propagateur des pires maladies. Le grand Fagon avait juré sa perte. Il arriva même à cet homme célèbre de promettre d'écraser le détestable tabac dans une thèse publique. Seulement, un jour dit, Fagon fut retenu à la Cour par ses fonctions, et celui de ses amis qui le remplaça ne cessa pas de prier, tout en reprochant au petun des forfaits abominables. Pius II l'indignait, et plus il priait, et bien que l'assistance entière fût par éclater de rire.

Qu'est-il advenu de ces colères et de ces croisades? Rien de fâcheux pour le tabac. Son succès est allé grandissant, et il s'est victorieusement implanté dans tous les pays du monde, résultat qu'avait prévu l'auteur d'un ballet dansé à Lisbonne en l'honneur de l'herbe de Nipour.

C'était un joli ballet, ne manquant pas d'originalité. On y voyait des naturels de Tabago remerciaient les dieux, au cours de chœurs dansés, d'avoir bien voulu leur faire don d'une plante aussi précieuse. Puis venaient des prêtres, qui lançaient dans les airs de la poudre de tabac, possédant la propriété de calmer les orages et de dompter les ouragans. Là foule, toujours sautillante, faisait ensuite sous le nez des divinités du lieu, lesquelles ne voulaient pas d'autre encens. Enfin, des délégations du genre humain entraient successivement en scène, avec des pas compliqués, et le triomphe du tabac s'affirmait dans une vaste manifestation internationale, du plus émouvant effet, où la grue écossaise et la tarantelle italienne

fraternisaient avec le menuet français.

Ce rève est devenu une réalité. On fume partout. Les civilisés et les sauvages commencent sous les espèces de la pipe, et chaque jour voit s'accroître la masse des fumeurs. En 1907, le peuple français a fumé 486,794 kilogrammes de tabac de plus qu'en 1906, dépassant pour cela douze millions de plus que l'année précédente! Du reste, la progression a toujours été constante. En 1861, on vendait en France 27 millions de kilogrammes de tabac; on en vend aujourd'hui 40 millions, et il n'y a aucune raison de penser que ce mouvement va s'arrêter. Seuls les prix ont défecté. Les 7 millions de kilogrammes de poudre nasale de 1901 ont fait place à 4 millions seulement en 1908. C'est une faille. Mais on espère que les nez finiront par secouer leur apathie et voudront rentrer dans la voie du progrès.

Donc, on fume de plus en plus. C'est un fait. Mais pourquoi fume-t-on, et surtout, quel genre de plaisir éprouve-t-on à fumer? Ces deux questions paraissent bien simples. Pourtant, elles ne le sont pas tant qu'on peut se l'imaginer. Une enquête poursuivie récemment en Allemagne démontre le contraire.

Nous donnons sans peine, d'ordinaire, la raison de nos goûts, de nos préférences, de nos habitudes. D'autre part, il n'est pas rare de rencontrer des fumeurs enragés, capables de se priver de manger pour pouvoir acheter du tabac, et déclarant qu'ils éprouvent des sensations infiniment désagréables lorsqu'il leur est impossible de se livrer à leur plaisir favori. Il semble donc qu'aucune hésitation ne soit à prévoir chez eux, quand on leur demande de préciser les causes de leur passion et ses effets.

Eh! bien, c'est une erreur! Presque tous les fumeurs interrogés ont été hors d'état de répondre d'une manière satisfaisante aux deux questions posées. L'enquêteur, cependant, ne s'est pas adressé au hasard; il n'a pas frappé, au petit bonheur, à la première porte venue. Ce sont des journalistes, des romanciers, des poètes, des peintres, des sculpteurs, qu'il est allé trouver dans leur atelier, dans leur cabinet, espérant obtenir par eux la clef de l'énigme.

C'est d'une énigme qu'il s'agit, en effet. Quand un homme ne fume jamais contemple un autre fumeur toujours, c'est vainement qu'il se met la cervelle à la torture pour se rendre compte de l'espèce de sensation qu'on peut ressentir à aspirer de la fumée par la rejeter aussitôt. Cela se conçoit. En revanche, ce qui ne s'explique pas, c'est l'impossibilité du fumeur de définir nettement son plaisir.

Il dit bien que le tabac lui est indispensable, qu'il ne saurait travailler sans le secours de sa cigarette ou de son cigare, qu'il lui fait suivre des yeux la fumée de sa pipe pour que ses rêves prennent corps et deviennent de solides pages de prose ou des poèmes délicieux, mais il recule et se dérobe devant l'analyse de cette impérieuse nécessité.

Il convient de dire, à la décharge des fanatiques du tabac incapables de préciser leurs impressions, que les sensations produites par l'usage de cette substance sont parfois très différentes. Que cette différence se manifeste chez des individus de tempéraments opposés, rien de plus compréhensible, mais la même personne ressent souvent des effets contradictoires. C'est ainsi que le fantasiste Bierbaum

a écrit, répondant à un questionnaire de l'enquêteur: "Quant à moi, c'est comme si le cigare, sans cesser d'avoir sur moi son action stimulante, résumait parfois aussi, en un certain sens, à m'apaiser et à me réfréner, à produire des pauses dans ma création. Et cet effet-là est si saisi, qu'à mon avis il contrebalance amplement l'intoxication par la nicotine."

On voit que le fumeur ne définit pas clairement ce qu'il éprouve. En revanche, il loue le tabac. C'est en quoi se ressemblent tous ses confères. La louange est universelle. On ne sait pas pourquoi on adore le tabac à la folie, mais ce qu'on sait admettre, c'est qu'on l'adore et qu'on ne saurait l'abandonner. Il n'y a autant de fidélité dans aucune autre passion humaine. C'est l'amour aveugle et sans fin. Et même, un familier du cigare déclare qu'à son avis ce petit cylindre de feuilles roulées vaut mieux que toutes les femmes du monde! C'est une opinion.

Elle est partagée par un autre fumeur, M. Baer. Il écrit: "Je ne prétends pas qu'il n'existe point d'autres choses qui puissent agir sur l'âme humaine, mais encore que le tabac; mais celui-ci peut même contribuer à alléger les troubles causés en nous par ces autres choses." Pourquoi Comment? M. Baer ne l'ajoute pas, mais on sent que sa conviction est infrançable. D'un cœur léger, il affrontera la vie, il supportera les défailles de l'amitié, les trahisons féminines, vingt autres maux de ce bas monde, tant qu'il y aura sur la terre un bon cigare à fumer. Le tabac, c'est la panacée morale.

Soit! Mais nous n'en sommes pas plus avancés pour cela, et tout en constatant que l'humanité fume davantage d'année en année, nous ne parvenons pas à obtenir d'elle une définition absolue du plaisir qu'elle goûte en se livrant à cet exercice. Maintenant, est-il bien nécessaire que nous sachions à quoi nous en tenir là-dessus? C'est douteux, et peut-être pouvons-nous nous intéresser à des sujets plus importants.

La confession d'un musicien.

De passage à Manchester où il se trouvait pour affaires, M. Leoncavallo vit sur l'affiche du théâtre qu'on jouait "I Pagliacci" et il lui plut d'aller entendre son œuvre dans le plus strict incognito. Il prend un fauteuil au bureau, le paye comme un vulgaire profane et s'assoit tranquillement. A la fin de l'opéra, comme le rideau tombait, son voisin, qui pendant tout le spectacle avait manifesté une vive satisfaction, donne libre cours à son enthousiasme et s'écrie tout ému: "C'est un chef-d'œuvre! quel merveilleux chef-d'œuvre!" Une idée baroque passe par la tête de Leoncavallo et pour s'amuser aux dépens de son admirateur, il se met à se critiquer lui-même: "Un chef-d'œuvre? Allons donc; vous rêvez. Je suis musicien et je crois m'y connaître. Cet opéra ne vaut rien. Si je ne m'avisais de vous déplaire, je vous prouverais que tout cela n'est que contrefaçon et plagiat. Tenez: la cavatine est prise toute entière à Berlioz; le duo du premier acte est de Gounod; le final une mauvaise copie d'un final de Verdi, et c'est ainsi d'un bout à l'autre." Le lendemain, à la gare, avant de monter dans le train, le compositeur achète un des principaux journaux de Manchester, et que voit-il, imprimé sur la manchette en lettres colossales? "L'Opinion du maître Leoncavallo sur ses 'Pagliacci'." Les yeux d'un plagiare.—Confession complète d'un musicien dépourvu de toute originalité." Le voisin du compositeur était un journaliste qui l'avait reconnu et qui avait pris au sérieux toutes ses déclarations. Le "Momento" assure que M. Leoncavallo en a encore des sueurs froides. Il a été juré de ne plus dire de lui ce qu'il voudrait que les autres en crussent.

CONTRE LA TRAITE DES BLANCHES

M. Pichon a parlé à la conférence internationale

Le 18 du mois dernier s'est tenue au ministère des Affaires étrangères, sous la présidence de M. Pichon, une conférence internationale ayant pour objet d'aviser aux mesures à prendre pour réprimer la traite des blanches par des moyens légaux et de s'opposer à la circulation internationale des publications obscènes.



M. PICHON.

M. Pichon a prononcé un important discours. Il a montré d'abord l'identité des deux parties du programme de la conférence.

Bien que distinctes en apparence, a-t-il dit, ces deux ordres d'idées s'inspirent de sentiments communs: la haute pensée de moralité qui les domine, la préoccupation d'humanité qui impose aux gouvernements le devoir d'arracher de malheureuses victimes à l'audace des trafiquants de chair humaine et de protéger l'innocence et l'ignorance de la jeunesse contre les envahissements de l'obscénité. Les nations auxquelles vous appartenez ont compris la nécessité d'une action concertée contre les entreprises des commerçants qui ont trop habilement profité des facilités de communication, des différences de législations et des frontières elles-mêmes pour exercer dans l'impuissance leur honteuse industrie, dénigrer les familles et pervertir les âmes.

Le ministre a rappelé qu'en 1902 une première conférence avait été un texte d'arrangement universel au sujet de la répression de la traite, et qu'en 1904, quatorze puissances ratifiaient ce texte. Grâce à cet accord, on put soustraire quantité de femmes et de filles à une corruption éhontée. Il fallait venir en aide aux malheureuses trop longtemps laissées en butte à un infâme séduction, et aussi châtier les auteurs du mal. Un dernier échange de vues était nécessaire

re pour qu'on constatât officiellement l'entente intervenue. La tâche de la conférence relative à la répression des publications obscènes sera plus malaisée, car tout est ici à faire.

Des écueils se dressent sur votre route, vous aurez à distinguer entre les délits qu'il est nécessaire de punir et les intérêts respectables qu'il faut sauvegarder; vous aurez à tenir compte dans l'examen et de la définition des faits de ce qui peut se rattacher aux droits de la science, de l'art et des manifestations de la pensée. En prenant l'initiative de votre réunion, le gouvernement de la République a pensé que ces écueils pouvaient être évités, que ces intérêts pouvaient être respectés et que le socle de la liberté, qui n'existe nulle part à un plus haut degré qu'en France, pouvait se concilier avec l'obligation de lutter contre la contagion de la débauche et de l'obscénité stupides.

Seize pays étaient représentés à la conférence.

Les sorcelleries de Légitimus.

A propos des sauglantes histoires de la Guadeloupe (une bonne petite loi à l'anglaise transformant en sujets nos actuels concitoyens noirs et jaunes resusciterait comme d'un coup de baguette cette magnifique colonie.) M. Paul Manda nous parle de nos superstitions des Guadeloupéens, écrit un journaliste parisienne. Elles sont les mêmes que celles de la côte occidentale d'Afrique.

A quoi M. Légitimus, dont le ballet de vote peut entraîner la révision de notre Constitution, doit-il sa fortune politique? D'intelligence médiocre, de culture primaire, il n'a jamais rendu un seul service. Mais il passe pour sorcier:

Ce qui lui donne une énorme influence, c'est qu'il passe pour sorcier, c'est qu'on croit qu'il possède certains secrets magiques, comme de savoir mêler au pain de la poussière d'ossements, etc.... Il préside, en ses moments de loisir, à de singulières cérémonies, comme celle-ci:

Un patron de bateau, fort populaire à Pointe-à-Pitre, connu sous le nom de Maître Alfred, étant mort, on lui fit de belles funérailles auxquelles assistèrent les principaux usiniers européens et en tête desquelles parut M. Légitimus, maire, député, président du Conseil général, revêtu de ses insignes. Le cercueil de Maître Alfred fut, de son domicile au cimetière "chaloupé" par les porteurs, puis on le posa sur le bord de la fosse et quand on eut copieusement discouru, on invita les blancs à se retirer. Alors commença la célébration des rites nègres.

Le couvercle du cercueil fut dévissé, le cadavre de Maître Alfred fut mis debout; puis, M. le député, ayant rempli de rhum une coupe, le lui mit entre les lèvres et toute l'assistance but en accompagnant le toast d'une certaine mimique, suivie de certains cris. On recoucha ensuite Maître Alfred, on lui planta un cigare dans la bouche, on récita une sorte de mélopée, et chacun alla dans son honneur qui n'avait rien de magique. Les cigares fumés, le grand-prêtre se mit à cheval sur le cercueil et fit le simulacre de jouer une partie de cartes avec le défunt. Les rites se déroulaient ainsi, mêlés d'invocations magiques et de formules cabalistiques.

M. Légitimus est, dit-on, un des envoleurs les plus puissants. Gare à qui le combat! Cette force surnaturelle le rend extrêmement redoutable. D'un mot, ce nègre à la figure douce et imberbe, sans âge, peut déchaîner la révolte, faire flamber les maisons; d'un geste, il peut apaiser des furies bouillonnantes. Il a plus d'autorité qu'un Roi, il a celle d'un thaumaturge, d'un être en commerce avec l'au delà. Aussi, lorsqu'il fut nommé maire de Pointe-à-Pitre, nul ne s'étonna de ses attitudes autoritaires et l'on trouva tout simple qu'il prit un arrêté défendant à ses administrés des deux sexes de oracher à moins de quinze mètres du chef de la municipalité.

Il est toujours entouré d'un cortège de femmes débraillées et farouches, les "filles de Schœlcher", auxquelles je vous assure qu'il ne ferait pas bon de chercher à arracher leur maître.

WHITE CITY.

La reprise de Martha, dimanche soir à la Cité Blanche avait attiré un nombreux public qui a eu la satisfaction d'assister à une exécution irréprochable de cet opéra toujours populaire. Plusieurs nouveaux artistes ont été engagés par la direction entre autres le comique W. H. West, bien connu de notre public.

Mlle Eleanor Jenkins dans le rôle de "Martha" a obtenu les honneurs de la soirée et a grandement contribué au succès de la représentation. Cette artiste possède une jolie voix de soprano et s'en sert à merveille.

Tres bons aussi M. Sylvain Langlois dans le rôle de Plunkett et M. Arthur Burck dans celui de Lionel.

Les chœurs ont aussi été augmentés et il n'y a que des éloges à faire de l'orchestre placé sous l'habile direction du Professeur Paolletti.

Dans son ensemble la troupe de la Cité Blanche est parfaite et l'on peut s'attendre à une série d'excellentes représentations au cours de la saison d'été.

"Martha" restera à l'affiche jusqu'à dimanche prochain et attirera certainement toute la semaine un nombreux public.

PENSEES.

Dans la jeunesse, les heures volent; dans l'âge mûr, elles marchent; dans la vieillesse, elles rampent.

Nous en voulons quelquefois aux gens d'être ennuyés, jamais d'être ridicules; nous leur savons même un certain gré de l'amusement involontaire qu'ils nous procurent.

Ne dites jamais: "Je voudrais être un Tel." Un Tel, à la même heure, fait peut-être le même souhait à votre endroit.

La fortune sans la santé, c'est le soleil derrière un nuage.

Edition Hebdomadaire de "L'Abéille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abéille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton L'ABEILLE DE LA N. O. LES DRAMES DE LA VIE Sanglante Richesse PAR GEORGES SPITZMULLER TROISIEME PARTIE INTRIGUE ET AMOUR XIII SUITE

elle? Le médecin fit signe d'avancer à la jeune femme. —Edgard!... dit-elle d'une voix moellée de larmes. Elle accourut et s'agenouilla devant son lit. —Gaby!... répondit le moribond en faisant, pour se tourner vers sa femme, un effort auquel l'aide le docteur.... Il avait reçu les mains de Gabrielle dans les siennes.... Et son regard irradié la contemplant ardemment. —Gaby! répéta-t-il, sur un ton d'extase. Oh! merci d'être venue!... Je vous en suis reconnaissant au delà de toute parole humaine.... Mais il faut que vous grondez.... Vous vous êtes sacrifiée.... —Non, rassurez-vous.... Voyez, mon ami, je suis forte.... Il est un hochement de tête incrédule.... —Gaby, dit le blessé sur un ton de doux reproche, vous vous tuez pour moi.... J'ai peur que vous ne payiez trop cher le bonheur que vous me donnez en m'apportant l'aumône de votre charité précieuse. Elle tressaillit jusqu'au plus profond de son âme. Jamais encore Kilmerton ne lui avait parlé ainsi, avec ce ton de déférence affectueuse. Gabrielle en ressentait une étrange émotion. —Ne me grondez pas, dit-elle.... Mon devoir était de venir

ici, à votre chevet. Pardonnez-moi de ne l'avoir pas fait plus tôt. Cela m'a été impossible.... J'ai dû m'arrêter à Marseille, plusieurs jours.... Le mal m'a vaillamment terrassé.... Je n'avais plus de forces.... Maintenant, cela va mieux.... beaucoup mieux.... La pâleur de son visage, son expression de souffrance donnaient un cruel démenti à cette affirmation qui voulait être rassurante—et qui n'était qu'un vantardise. Kilmerton essaya de sourire. —Je ne vous gronderais plus, Gaby.... D'ailleurs, j'en ai plus le temps.... Je ne veux pas gêner les quelques minutes que j'ai encore à passer avec vous.... Il me semble que ma faiblesse augmente.... Et il parut rassembler ses forces pour ajouter: —Oui, c'est bien cela. Je vous avais attendue pour mourir! —Oh! Edgard.... ne dites pas cela!... je ne puis vous entendre parler ainsi! —Il le fait, cependant! Regardez la vérité en face.... Pourquoi la farder? Le moribond sentit des larmes couler sur ses mains amaigrées. —Vous pleurez! dit-il.... Vous me regrettez! donc un peu? —Si je pouvais donner ma vie pour vous sauver, je le ferais, répondit-elle simplement. —Ah! Je vous sens sincère.... Ecoutez, Gaby, je ne vous ai pas demandé d'amour....

Oela, je l'ai comprise, vous ne pouviez me le donner.... Ne vous récriez pas.... C'est ainsi: on ne commande pas à l'amour.... Mais j'ai trouvé en vous le dévouement et l'affection.... Maintenant j'y trouve le sacrifice.... C'est plus que je ne pouvais espérer.... Merci!... Soyez bénie, chère âme.... Il l'arrêta, oppressé, puis continua: —Je meurs en pleine maturité, en pleine vigueur.... Et je regrette la vie.... Mais ce qui me console, c'est que je vous laisse l'abri de toutes les préoccupations matérielles qui vous ont si durement éprouvées autrefois.... —Je ne désire, je ne veux que votre estime, Edgard.... —Comment ne l'auriez-vous pas, vous qui avez été pour moi le modèle des compagnes?... Mais je tiens à vous donner un autre témoignage de ma reconnaissance.... —De la reconnaissance!... Vous pour moi? balbutia-t-elle. Mais c'est moi, moi seule qui vous en dois.... —Je vous dois les joies — trop courtes! — de foyer que vous m'avez fait.... de ma vie, auparavant banale et froide, et que vous avez réchauffée aux rayons de votre cœur.... Gaby, je vous institue ma légataire universelle. Vous allez être très riche.... Il y a quelque temps déjà, j'ai fait mon testament en votre faveur.... Je m'en vante tranquillement.... Je

sais que vous êtes digne de cette fortune. —Edgard, je vous en supplie, ne parlez pas de cela.... —Je veux en parler au contraire.... car, en échange de ce que je vous laisse, j'exige.... non, je vous recommande deux choses, Gaby.... —Lesquelles, mon ami? Parlez, vous serez obéi, votre vœu, quel qu'il soit, sera exécuté! —D'abord, vous soignez mieux que vous ne l'avez fait jusqu'à présent.... Vous pouvez, vous devez la guérir, n'est-ce pas, docteur? —Mac-Daudey s'était discrètement retiré à l'écart pendant l'entretien, il s'inclina et répondit: —Tout mon dévouement, toute ma science sont acquis à lady Kilmerton. —Sans s'arrêter au caractère évasif de cette réplique, le gentleman-farmer poursuivit: —Ensuite, Gaby, vous recherchez votre enfant.... —Mon.... enfant.... —Oui.... j'ai en l'égoïsme de ne point vous y encourager, de ne point vous y aider, de paraître ignorer votre souffrance cachée.... Pardonnez-moi.... —Je n'ai rien à vous pardonner.... Vous avez toujours été si bon.... —Si, je reconnais mes torts et je m'en accuse.... Vous m'abandonnez, Gaby.... Ou qui était pénible pour moi, négative, appa-

rait maintenant à mes yeux.... La mort élargit les horizons de l'âme.... L'élova au-dessus des mesquineries et des petitesse.... elle inspire la bienveillance.... Vous emploierez votre fortune à rechercher le petit.... —Le petit....? —A ce mot familier et doux, le cœur de la jeune femme creva en sanglots. —Vous le rechercherez.... et vous le retrouverez.... j'en ai la foi.... Et je vous souhaite de réussir bientôt.... Kilmerton releva péniblement la tête afin de bien regarder celle qu'il allait quitter pour jamais. Mais il la laissa retomber subitement, et une souffrance s'épandit sur ses traits ravagés. —Oh! j'émit-il sourdement.... Docteur!.... —Mac-Daudey accourut. —Vous souffrez?... interrogea-t-il, alarmé. —Ce fut un râle affreux qui lui répondit. L'effort fait par le moribond avait dû briser quelque chose en lui. Il ne bougea plus. Sa lividité devint plus spectrale encore. Seules les lèvres remuaient faiblement comme pour essayer d'achever des paroles commémorées. Une mince écume rosée filtra aux coins de la bouche. Le médecin se pencha sur la

poitrine du blessé. Il écouta. —L'agonie!... dit-il. Gabrielle, éplorée, était tombée à genoux. Un dernier spasme.... un suprême battement de papillères.... Puis plus rien.... L'immobilité définitive.... le silence pour toujours. —C'est là fin.... prononça le docteur. Lady Kilmerton était venue. XIV FILET TENDU Le même jour que le comte et la comtesse de Lignières, Hennesquart, était arrivé à Paris. Il retrouva sa femme, rue de la Batterie Filles. L'effusion du retour fut brève. Le dialogue suivant s'engagea aussitôt entre les deux époux: —Tu viens me chercher Valentin? —Où se pourrait, Alphonse.... Tout dépendra de la façon dont marchera l'affaire que je viens de dégotter. —Quelle affaire? —Voilà: il s'agit de retrouver Charlot.... —Tiens, je n'y pensais plus à ce genre-là! —Moi non plus.... Mais on m'a rafraîchi la mémoire. —Qui ça?... Serait-ce la mère, par hasard? —Non pas. Une dame ohé, je